

PER
Z-5220

M. J. ...

**LA LITTÉRATURE
AUX BREVETS DE CAPACITÉ**

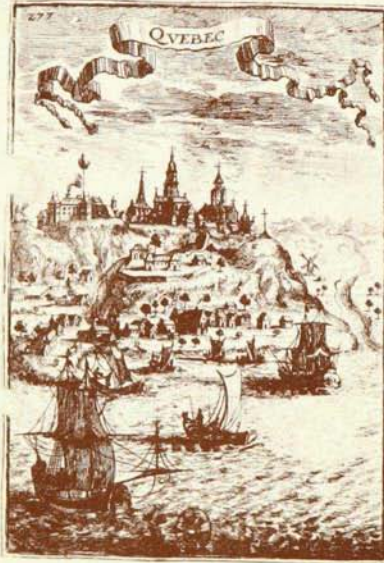


**BREVET ÉLÉMENTAIRE
PROGRAMME DE 1924 - 1925**



**CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
MONTRÉAL**

Henry ...



Bibliothèque Nationale du Québec

*Due in altum!!
Vers le large.*

LA LITTÉRATURE
AUX BREVETS DE CAPACITÉ



BREVET ÉLÉMENTAIRE
PROGRAMME DE 1924-1925



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
MONTRÉAL

La littérature aux Brevets de capacité



LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.)
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans. »

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. (Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.)

LA FONTAINE (livre V, fable 9).

LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours :

*mult.
Espe*

effort

mond

devenant

reflexion

Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Les mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

LA FONTAINE (livre VII, fable 4).

LA MOUCHE ET LA FOURMI

suppression
La mouche et la fourmi contestaient de leur prix, *tableau*
O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal

dialogue. 47 ms

A la fille de l'air ose se dire égal !

• Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un boeuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi.

app. du poète Mais, ma mignonne, dites-moi, *figure*
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;

application Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête

De vos greniers ! — Avez-vous dit ?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais, mais on vous y maudit ;

Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les dieux,

Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez partout, aussi font les profanes.

Sur la tête des rois et sur celle des ânes

Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;

Et je sais que d'un prompt trépas

Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;

J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.

Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?

Cessez donc de tenir un langage si vain ;

N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour sont chassées ;

Les mouchards sont pendus ; et vous mourrez de faim,

De froid, de langueur, de misère,

application Quand Phébus règnera sur un autre hémisphère,

Alors je jouirai du fruit de mes travaux :

*La disputation des Académiciens sur le tableau
à peu près 15 lignes*

Belle fontaine pour d'Évangéline

Je n'irai, par monts ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.)
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller. »

LA FONTAINE (livre IV, fable 3).

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

suppléte intrigante
égale

étourdi
Compassion
Indigne

rol
Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara ; c'est une rusée.

Le maître était absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître,
Dit l'animal chassé du paternel logis.

O là ! madame la belette,
Que l'on délogé sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »

La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre

effrayant

roulé

diabolique

Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant.

« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »

Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre. *devenant.*
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

LA FONTAINE (livre VII, fable 16).

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats. —
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'oeufs, faisait triple couvée ;
La chose allait à bien par son soin diligent.
 « Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
 Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée,
La dame de ces biens, quittant d'un oeil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari
 En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.
 Quel esprit ne bat la campagne ?
 [Qui ne fait châteaux en Espagne ?]

Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous?
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi ; *marc du roi de Perse*
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean comme devant.

LA FONTAINE (livre VII, fable 10).

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir)
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr) il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor,
C'était un homme de finance.

logique { Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;

logique { Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir }
Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fit venir
Le chanteur, et lui dit : « Or ça, sire Grégoire,

logique? [Que gagnez-vous par an ?] — Par an ? ma foi, monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : [il suffit qu'à la fin] *logique*
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.

[— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?] *logique*
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),

logique [Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ;] on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »

Le financier riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône,
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »

logique [Le savetier crut voir tout l'argent que la terre] *le balisement*
[Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.]

Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
[L'argent et sa joie à la fois.]
Plus de chant : il perdit la voix,

[Du moment qu'il gagna ce qui] *logique*
cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'oeil [au] guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,

Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :

« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. » *diramment.*

(LA VOCATION DE LA FEMME)


Saint-Petersbourg, 24 octobre 1808.

A Mlle Constance de Maistre,

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui veut une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de vouloir. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, même dans les arts. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrison, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le Parlement proposa le prix de 10,000 livres sterling (10,000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrison se dit à lui-même : « Je veux gagner ce prix. » Il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, travailla quarante ans et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? Cela s'appelle-t-il vouloir ?

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand ; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et compagnie par coeur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des méthodes faciles, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles, pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment

il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas, veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car pour moi je n'en sais rien, jamais je ne l'ai tout lu et il y a trente ans que je n'en ai lu une ligne), que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc. ; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. Les femmes n'ont fait aucun chef-d'oeuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Enéide, ni la Jérusalem délivrée, ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartufe, ni le Joueur, ni le Panthéon, ni l'Eglise de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le Livre des Principes, ni le Discours sur l'Histoire Universelle, ni Télémaque. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc. ; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme. Si une demoiselle s'est laissée bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent et c'est le plus grand chef-d'oeuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au petit danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage!), aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes et aux femmes, qui ne veulent pas être sur-



passées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes tous orgueilleux. Or voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, mon cher enfant, je ne te crois pas forte; ta tête est vive, ton caractère décidé: je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis, jadis, pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante; car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou; ce qui est très commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le taconnage, dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affection avec toutes les commères possibles.

affectation

JOSEPH DE MAISTRE (Lettres).

LES ALCYONS

2

Pendant que les alcyons bâtissent leurs nids, et que leurs petits sont encore trop tendres pour supporter l'effort des secousses des vagues, Dieu en a soin et leur est pitoyable, empêchant la mer de les enlever et saisir. Et donc cette souveraine bonté assurera le nid de nos cœurs pour son saint amour, contre tous les assauts du monde, où il nous garantira d'être assaillis.

Ah! que j'aime ces oiseaux qui sont environnés d'eau, et ne vivent que d'air; qui se cachent en mer et ne voient que le ciel! Ils nagent comme poissons, et chantent comme oiseaux; et ce qui me plaît, c'est que l'ancre est jetée du côté d'en haut, et non du côté d'en bas pour les affermir contre les vagues.

Le doux Jésus veuille nous rendre tels, qu'environnés du monde et de la chair, nous vivions de l'esprit; que parmi les vanités de la terre, nous visions toujours au ciel; que, vivant avec les hommes, nous le louions avec les anges; et que l'affermissement de nos espérances soit toujours en haut et au paradis.

maquet 1567 @ 1623
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

midy 1710
jeud _____ *D'Amuey*
LA COMÈTE

Paris, ce 2 janvier 1681.

Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés et croient fermement que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui: et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir.

MADAME DE SÉVIGNÉ. *1602 s.*

(Lettre à M. de Bussy.)

(LES GRECS)

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte qui, s'étant établies dans les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots et les autres exercices, qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux olympiques.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes aimait le plaisir; la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté; mais à Athènes, l'intérêt se mêlait à la gloire. Ses concitoyens excellaient dans l'art de naviguer, et la mer, où elle régnait, l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir.

Au contraire, à Lacédémone, l'argent était méprisé. Comme toutes ses lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. De là naturellement, elle voulait dominer.

Ces deux républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce, de sorte qu'elles étaient toujours ennemies.

BOSSUET.

(Discours sur l'Histoire universelle.)

L'EXAMEN DU GÉNÉRAL DROUOT

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre Laplace y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant.

apparence La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examineur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise, et, sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir.

On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, Laplace reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au-delà de ses limites naturelles; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal: les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. Laplace est touché; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion.

L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après, Laplace disait à l'Empereur: « Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide de camp, le général Drouot. »

LACORDAIRE.

(Eloge du général Drouot.)

MONSEIGNEUR DE LAVAL

Formé aux meilleures écoles de la science et du dévouement et initié, par la Providence elle-même, au gouvernement des hommes et à la gestion des affaires, Mgr de Pétrée apportait à la haute mission dont on l'avait investi un jugement droit et sûr, une foi ardente et profonde, un courage magnanime.

Sachant bien qu'une Eglise ne saurait longtemps subsister sans un clergé instruit et pieux, il s'appliqua tout d'abord, malgré son peu de ressources, à établir un séminaire. Ce séminaire fut l'oeuvre de prédilection de Mgr de Laval. Il l'entoura de ses soins, l'aïda de ses conseils, le dota de ses deniers. Il en fit, chose admirable, un centre et un foyer d'où les missionnaires, après y avoir puisé les fortes et sublimes leçons du dévouement chrétien, rayonnaient et se répandaient dans les différentes paroisses, et où chacun d'eux ensuite, brisé, accablé de fatigue, venait avec bonheur refaire ses forces et retremper son courage.

Mgr PAQUET (*Discours et allocutions*). . (.) . (.) (.)

L'INTENDANT JEAN TALON

Quand on considère l'oeuvre accomplie par Talon et qu'on la compare à celle accomplie par Colbert en France, on est frappé des analogies qu'elles présentent. L'intendant n'était pas indigne du ministre. Pendant que celui-ci, en pleine lumière et en pleine gloire, s'affirmait par une série d'actes éclatants et d'ordonnances fameuses

comme restaurateur des finances, du commerce, de l'industrie, de la marine; celui-là, loin de la scène brillante où s'édifiaient les renommées, déployait toutes les ressources d'une intelligence supérieure pour organiser ici un système administratif et financier, pour faire entrer notre pays naissant dans la voie du progrès commercial, industriel et maritime. Talon, c'est un Colbert colonial; ce que l'un faisait sur un vaste théâtre et avec de vastes moyens, l'autre essaya de le réaliser sur un petit théâtre et avec des ressources restreintes.

THOMAS CHAPAIS.

Clair fumeuse

A L'ORÉE DU BOIS

L'astre du jour versait sa gloire au firmament ;
Midi chantait, joyeux, au clocher du village,
Et je dinais de pain, de fruits et de laitage,
Au pied des sapins verts pleins de bourdonnement.

Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant
Luisait sur le sillon. Mon cheval en l'herbage,
Le long du vaste chaume et d'un tas de branchage,
Broutait, faisant siffler sa queue, en piaffant.

La grive au bout d'un pieux roulait sa turlutaine ;
Une perdrix, drapée en sa grise futaine,
Par ses doux gloussements, appelait ses perdreaux.

Alors, je m'endormis au parfum des fougères,
Aux soupirs des sapins sous les brises légères,
Et dans le rêve heureux des anciens pastoureaux.

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

*a Lalorain
en 30 octobre 1874*

LA MAISON PATERNELLE

Depuis que mes cheveux sont blancs, que je suis vieux,
Une fois j'ai revu notre maison rustique,
Et le peuplier long comme un clocher gothique,
Et le petit jardin tout entouré de pieux.

Une part de mon âme est restée en ces lieux
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.
J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique,
Et des souvenirs morts ont jailli radieux.

Mon sans-gêne inconnu paraissait malhonnête,
Et les enfants riaient. Nul ne leur avait dit
Que leur humble demeure avait été mon nid.

Et quand je m'éloignai, tournant souvent la tête,
Ils parlèrent très haut, et j'entendis ceci :

— Ce vieux-là, pourquoi donc vient-il pleurer ici ?

— PAMPHILE LEMAY. —

1837-1918

" *Un souvenir beaucoup est peut-être sentiment
plus vrai que le souvenir.*



